OBSERVATIONS

N.° 10.

Sur quelques Epidémies de Saint-Domingue, compliquées de symptômes de la fièvre dite *jaune*;

Présentées et soutenues à la Faculté de Médecine de Paris, le 9 mars 1810,

PAR RENÉ LE MONNIER, de la Guerche

(Département d'Ille et Vilaine),

Ancien Chirurgien de première classe aux armées; de Saint-Domingue; Membre de la Société d'Instruction médicale.

Cognitio morbi epidemici est dux, acus nautica in assequendis immensis aliis affectionibus morbosis corregnantibus. STOLL.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1810.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. THOURET, Doyen.
M. BAUDELOCQUE.
M. BOURDIER.
M. BOYER.
M. CHAUSSIER.
M. CORVISART.
M. DEYEUX.
M. DUBOIS.
M. HALLÉ.
M. LALLEMENT.
M. LEROY.
M. PELLETAN.
M. PERCY.
M. PINEL.
M. RICHARD.
M. SABATIER.
M. SUE.
M. THILLAYE, *Examinateur.*
M. LEROUX, *Examinateur.*
M. PETIT-RADEL, *Examinateur.*
M. DES GENETTES, *Président.*
M. DUMÉRIL, *Examinateur.*
M. DEJUSSIEU, *Examinateur.*
M. RICHERAND.

Par délibération du 19 frimaire an 7, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

RPJCB

A

MES PÈRE ET MÈRE.

Témoignage de respect et d'amour filial.

R. Le MONNIER.

OBSERVATIONS

Sur quelques Epidémies de Saint-Domingue, compliquées des symptômes de la fièvre dite *jaune*.

Aucuns climats n'exigent plus impérieusement les mesures sévères de la police médicale que ceux qui sont situés sous la zone torride. Là les maladies marchent avec tant de rapidité et de violence, que la médecine n'offre plus de ressouces à l'homme de l'art pour en arrêter les progrès. Spectateur inutile de tant de calamités, le médecin ne peut que se répandre en vains reproches, si sa sagesse avait prescrit aux chefs les régles de l'hygiène, qui peuvent seules détourner l'orage. Envain recoure-t-on alors avec empressement à tout ce que l'urgence d'une position désastreuse paraît indiquer ; efforts superflus! le mal, dès l'invasion, est déjà à son comble, les victimes sont désignées, les sources de la vie sont altérées, et souvent quelques heures suffisent pour en supprimer le cours. Bien plus, ces mesures trop tardives répandent l'alarme, et la terreur vient paralyser un reste d'énergie vitale qui peut-être pourrait soustraire quelques victimes.

Mais il ne m'appartient point de traiter ici une pareille matière que tant d'hommes justement célèbres et de diverses nations ont éclairci dans tous ses points, et mis hors de doute ; il me suffit d'avoir été pénétré de l'utilité de leurs principes dans diverses maladies que j'ai vues régner à Saint-Domingue d'une manière épidémique. Je n'ai

que des observations à présenter; je les décrirai telles que je les ai observées sur les lieux, et je choisis celles qui, sous le type de fièvre double-tierce, au commencement de l'épidémie, m'ont offert des symptômes graves, ataxiques, putrides, et quelquefois ceux de la maladie désignée par le nom de *fièvre jaune*. Cette dernière n'est peut-être que le *summum* de cette fièvre maligne, plus ou moins intense, qui attaque isolément chaque individu qui passe de l'Europe aux Antilles. Très-rarement un seul échappe au tribut qu'elle exige pour se *créoliser*, suivant l'expression du pays; mais tout léger qu'il soit pour quelques privilégiés, il ne leur permet pas moins d'habiter sans danger les lieux ravagés par la fièvre jaune la plus intense; témoin le séjour de nos malheureux réfugiés de Saint-Domingue au milieu des épidémies de Philadelphie, de Baltimore et autres villes du Nord-Amérique. Il est de fait qu'aucun d'eux ne fut atteint de ce fléau, qui pendant un cours de quelques mois enleva un quart de la population de ces villes naissantes.

Le type d'une maladie, quand elle est légère, est bien indifférent, sans doute, et il le paraît également lorsqu'elle est grave, anomale, ataxique, parce qu'alors elle n'en suit aucun; cependant, si elle règne dans le cours d'une épidémie, elle se rattachera toujours aux premiers caractères qu'elle aura démontrés, et qui auront permis de la désigner. D'ailleurs le type de double-tierce est reconnu pour être le plus ordinaire dans les fièvres, par la majeure partie des auteurs qui ont écrit sur les maladies des Antilles et de la partie du continent Américain situé entre les tropiques. Ils n'en ont déduit aucune conséquence; je m'en permettrai une: c'est que, sous ce type, j'ai toujours observé que les vomissemens et les évacuations alvines étaient le plus constamment verdâtres. Quand ce symptôme persiste, on est sûr de voir les affections nerveuses prendre de l'intensité.

Les maladies sur lesquelles je me propose de donner des observations ont régné d'une manière épidémique, et toutes différentes qu'elles ont été dans les trois cantons que je cite plus bas, elles

ont toujours affecté le type de fièvre double-tierce. A Saint-Domingue plus qu'ailleurs, par le concours de causes diverses, les maladies doivent nécessairement varier. Le sol, coupé par des chaînes de montagnes plus ou moins élevées, dont la direction trace aux *brises* si salutaires le courant qu'elles doivent suivre, couvert en d'autres endroits de forêts immenses ou de plaines dont la pente est quelquefois insensible, et laisse séjourner plus ou moins de temps les eaux qui, dans les plus fortes chaleurs, sont versées par torrens ; les fatigues, les affections morales des nouveaux débarqués, voisines de la nostalgie ; la manière de vivre des habitans, leur genre de culture; que de causes influantes!

Toutes ces considérations établissent naturellement des différences dans les maladies. Elles sont de la plus haute importance dans tous les pays, et doivent faire l'objet d'une étude particulière, surtout aux colonies. Ces différences sont si frappantes à Saint-Domingue, que d'une habitation à l'autre le traitement exige des modifications; et comme l'observe judicieusement M. *Dazille* : « Les « maladies d'un quartier ne sont jamais celles d'un autre. »

C'est en pratiquant la médecine dans un pays éloigné et presque nouveau, sous le rapport de ses établissemens, que l'on sent le besoin, l'urgence d'une topographie générale, afin de rallier ses idées et ses observations particulières à un centre de connaissances aussi étendues que solidement établies. Là le médecin, presque toujours isolé dans sa pratique à Saint-Domingue, puiserait, dès son début, les matériaux de ses premières observations comparatives. Il en naîtrait sans doute un traité bien intéressant (puissions-nous être à même de l'exécuter!) ; mais cet ouvrage ne peut être celui d'un seul homme : d'ailleurs a-t-on donné à cet objet si important l'encouragement dont il a besoin?

D'après le plan que je me suis prescrit, je dois me renfermer dans la description des maladies que j'ai observées sous le type de double tierce, ayant du rapport avec la fièvre dite *jaune*, ou qui

ont coexisté avec elle. Je me concentrerai encore plus dans la localité où j'ai fait mes observations, puisque la plus grande distance d'un quartier à l'autre est de six lieues; j'en donnerai une topographie relative seulement à sa pricipale influence sur les maladies.

Définition de la Fièvre double-tierce.

Une fièvre dont les accès des jours impairs se correspondent, et dans laquelle ceux des jours pairs suivent la même marche, mais ont lieu à une heure différente des premiers, est appelée *fièvre double-tierce;* elle peut être *rémittente* ou *intermittente.* On suppose, d'après cette définition, deux accès distincts et ayant lieu les jours impairs à une heure différente de celle des jours pairs. Ce n'est point, ainsi que je l'ai observé; elle n'est à mon avis qu'une fièvre tierce dont l'accès commence le soir, et le lendemain vers midi le paroxisme s'annonce avec plus de violence : frisson, nausées, vomissemens, mais l'anxiété est moindre. Jusqu'au paroxisme, il y a éréthisme, stupeur même; toutes les secrétions sont altérées, la force médicatrice ne paraît prendre le dessus que lorsqu'elle peut produire une réaction assez puissante pour développer le paroxisme du milieu du jour; s'il parcourt ses périodes avec un peu de régularité, il y a toujours soulagement, le matin du troisième jour le malade est ou dans l'apyrexie, ou avec rémission très-marquée.

Topographie particulière des trois cantons où j'ai observé.

Tout le monde connait la latitude de Saint-Domingue entre les 17 et 20 degrés, nord ... Pour ne pas sortir des bornes dans lesquelles je veux me renfermer, je vais passer de suite à la description topographique de ces trois quartiers (*Aquin*, *Saint-Michel* et le *Rochelois*), situés à la partie la plus est du département du sud de cette colonie, et séparés par des montagnes, dont le gisse-

ment principal est de l'est à l'ouest ; ils sont, comme je l'ai déjà observé, assez voisins, Aquin n'est qu'à six lieues de Saint-Michel, et ce dernier à deux seulement du Rochelois.

1.° Aquin est un petit bourg bâti au milieu d'une plaine de trois lieues de l'est à l'ouest, et une et demie du sud au nord, cernée au trois quarts par une chaîne de montagnes ; le reste est ouvert au sud, et la mer en baigne les bords. La pente en est généralement trop douce ; une très petite rivière passant à l'ouest du bourg coule avec lenteur du nord au sud. Le bord de la mer est coupé de plusieurs baies dont la principale est très-profonde (elle se comble de jour en jour). Les esters couverts de mangliers s'étendent au loin ; après les pluies ils donnent une quantité prodigieuse d'insectes ; au temps de l'hivernage, l'eau couvre de grandes surfaces que le soleil dessèche, et qui deviennent ainsi chaque année la source de fièvres intermittentes.

2.° Le bourg de Saint-Michel, composé seulement de quelques maisons, est situé sur un morne trop peu élevé pour le garantir de l'air infect que lui porte chaque jour le vent d'est, en balayant la surface d'un marais de plusieurs lieues d'étendue, nommé *étang de Miragoane*. Cela seul suffit pour établir l'insalubrité de ce quartier, en se rappelant surtout que la chaleur à Saint-Domingue n'est tempérée que par les deux brises est et ouest ; mais principalement celle de l'est, la seule régulière et qui règne quinze à vingt heures ; en outre, la montagne du Rochelois se terminant vers le sud-ouest prive ce bourg du bienfait de la brise d'ouest.

3.° La montagne du Rochelois, élevée de plusieurs centaines de toises au-dessus du niveau de la mer, a une longueur de quatre à cinq lieues, et presque partout une lieue de largeur. Cette montagne couverte de café, aussi intéressante par sa situation que par sa richesse, forme le plateau le plus agréable. Quoique située comme Saint-Michel, sous le vent des marais, le vent d'est qu'elle reçoit a passé trop au-dessus d'eux. Là le teint des habitans contraste assez avec

celui de ceux qui séjournent dans les plaines et au bord de la mer, pour prouver la salubrité de ce local privilégié.

C'est dans ces trois quartiers, qui diffèrent encore sous tant d'autres rapports (il serait déplacé de les rapporter ici), et où j'ai pratiqué la médecine, que j'ai observé les maladies dont la description suit. La différence de température est si grande entre eux, qu'un homme qui, dans la canicule, passerait successivement un jour dans l'un et l'autre, ne pourrait pas dire avoir habité sous la même latitude, s'il se formait une idée de la chaleur atmosphérique, n'augmentant qu'en raison de chaque degré plus rapproché de l'équateur; il serait dans l'erreur, puisqu'au bourg d'Aquin le thermomètre (*Réaumur*) marquait 30, dans un jour assez chaud, et au Rochelois à peine 20.

Observations recueillies au bourg d'Aquin.

Il n'est pas rare de voir dans le bourg d'Aquin et ses dépendances régner deux fois l'an des fièvres assez ordinairement bilieuses. Dans les années pluvieuses elles sont fréquentes, mais aussi moins dangereuses; les évacuations se font avec facilité, elles soulagent sans amener la prostration; mais si la sécheresse persiste, que la brise d'est soit faible, il y a tout à redouter pour cette commune; la privation d'eau de bonne qualité peut être mise en tête, presque toutes les sources tarissent.

C'est dans une pareille circonstance qu'au mois de septembre 1795, j'eus occasion d'observer, au milieu d'une fièvre double-tierce bilieuse, dont plus de la moitié des habitans furent atteints, des symptômes très-graves, ataxiques, adynamiques; ils augmentaient d'intensité en raison de la quantité de malades réunis dans la même maison. Presque tous avaient le pouls misérable, la peau sèche, la chaleur inégalement repartie, des vomissemens verdâtres; les déjections, en petite quantité, peu consistantes, presque aqueuses, avaient la même teinte; chez les femmes créoles surtout, la peau participait à cette couleur générale des évacuations par les voies digestives; il y en

avait qui portaient cette couleur assez forte pour que, ne considérant que la teinte verdâtre, on eût pu appeler aussi cette maladie *fièvre verte ;* fort peu succombèrent, parce qu'après le premier septenaire au neuvième ou onzième jour il survenait des évacuations alvines de bonne nature. Mon traitement général consista en boissons mucilagineuses, limonade végétale, fort peu de minérale, lavemens, fomentations, cataplasmes, quand le malade pouvait les supporter, avec le gombo, (*ketmia africana frutescens*), la raquette (*opuntia herboriarum*), l'ipécacuanha, comme vomitif, la casse aiguisée, les tamarins, quelquefois le camphre et le nitre, le quinquina purgatif..... le séjour à la montagne pendant la convalescence.

Presque dès le début de cette épidémie, quelques malades jeunes, vigoureux, parmi les blancs ou les noirs, furent atteins de plusieurs symptômes qui caractérisent la fièvre jaune, céphalalgie insupportable, chaleur âcre de la peau, soif, douleur à l'épigastre ou oppression, puis cessation subite de la fièvre, vomissement, et surtout suppression de l'urine; mais chez aucun je ne vis la suffusion ictérique. Cette maladie, que nous regardons d'abord comme une fièvre ardente, le *causos*, fit périr les sept huitièmes avant le septième jour. L'alarme se répandit dans les environs, à Saint-Louis, et même aux Cayes; les médecins de ces villes, remplis de la description de la fièvre jaune, qui depuis 1793 avait été si meurtrière au nord-Amérique, nous demandaient celle de l'épidémie qui nous ravageait, de la fièvre jaune, en un mot. Un médecin de la faculté de Nancy, M. *Tournay*, avec lequel j'étais lié, vint, à ma sollicitation, se convaincre que cette cruelle maladie avait marqué ses victimes chez ceux-là mêmes qui avaient plus de droits à la vie, les jeunes gens d'une constitution robuste; en effet, il ne périt qu'un très-petit nombre de femmes. Toutes les ressources de la médecine furent vainement employées, et pour mieux dire, elle ne nous en fournit aucune; il suffit d'en citer quelques exemples pour regarder cette maladie comme au-dessus de tous nos moyens.

I.re OBSERVATION.

M. . . ., du Languedoc, habitant St.-Domingue depuis sept ans, âgé de vingt-quatre à vingt-cinq ans, d'une constitution athlétique, barbe et cheveux noirs, d'une force extraordinaire, et se complaisant à l'exercer, se rend à pied, pendant la plus forte chaleur, au bord de la mer, distante d'une lieue de sa demeure, s'y fatigue beaucoup, en faisant embarquer des sacs de café. De retour avant le coucher du soleil, il va se promener encore le soir avec un de ses amis. A 8 heures, céphalalgie, augmentant à chaque minute, d'une intensité extrême, lorsque je fus appelé à 10 heures. Pouls petit, serré; face rouge, pourpre; œil saillant, injecté; délire menacant, presque furieux; saignée copieuse, apparence de calme jusqu'à minuit, lavement émollient, puis purgatif, aucune évacuation; langue sèche, épaisse; douleur à l'épigastre; refus de toute autre boisson que l'eau, et qu'il ne prend que par un mouvement d'impatience; délire plus furieux à l'approche du jour. Seconde saignée: aucun soulagement; quelques vomissemens noirs, sans douleurs à l'épigastre; suppression de l'urine, puis abdomen tendu, excessivement douloureux. A midi, la face est d'un rouge noirâtre, elle se décompose; la céphalalgie est obtuse, la bouche béante; langue noire, plus épaisse; assoupissement continuel, qui est encore augmenté par l'effet d'un bain, dans lequel le plongent des femmes se mêlant de la médecine; quelques momens après, le ventre n'est plus douloureux; elles l'attribuent au bain, et en conseillent un second dans lequel il meurt. La maladie n'eut pas un cours de 24 heures.

II.e OBSERVATION.

Un jeune créole de vingt à vingt-deux ans, d'une forte constitution, très-adonné aux femmes, est pris subitement, après son dîner, d'une céphalalgie très-intense; il vomit ses alimens; douleur vive

aux lombes. Je ne fus appelé qu'au milieu de la nuit, après que ses parens eurent employé quelques drogues. Alors face tuméfiée, yeux sensibles à la lumière, regard hardi, audacieux; réponses brèves, langue sèche, soif peu marquée, chaleur comme halitueuse, pouls dur, très-serré : même céphalalgie, urine rare et très-rouge; saignée qu'on réitère le soir; pédiluve chaud; boisson émolliente nitrée. La nuit se passe assez bien, mais le pouls ne se développe point; la langue est sèche, la soif se fait sentir; l'urine plus abondante, toujours rouge et brûlante. A midi, céphalalgie, chaleur excessive, agitation extrême, peau chaude et sèche, pouls plus fréquent, œil menaçant, impatience du malade; saignée, et cependant le soir augmentation de toutes les symptômes. Après minuit, un moment de rémission; lavement avec la casse et le sel; évacuation de matières sèches, dures, fétides. A 6 heures, le matin, eau de casse avec le suc d'orange commune; trois petites évacuations d'une fétidité insoutenable, aucune douleur à l'abdomen. Le jour suivant, par le défaut de brise, la chaleur fut étouffante : alors anxiété extrême, délire; le malade abandonne son lit et se couche tout nu sur le carreau, sinapismes; le soir, vomissement de matières vertes, toujours même céphalalgie; agitation extrême, tremblemens, soif plus forte. Le quatrième jour, langue sèche, brûlée, tremblante; sputation fréquente; vomissement de matières noires, épigastre douloureux, plus d'urine; lavement laxatif, point d'évacuation, mêmes boissons camphrées et nitrées. Le soir, pouls très-petit, toujours serré; délire, paroles plus incohérentes, perte de connaissance; évacuations involontaires de matières noires, fétides; syncopes, mort dans la nuit.

Observations faites au camp de Saint-Michel.

Au mois de septembre de l'an 10, on fortifia le camp de Saint-Michel, de plusieurs compagnies de troupes de ligne. Jusque-là, les postes du Cordon du Sud avaient été occupés par les troupes du

pays ; aussi n'avais-je eu pendant six mois que quelques fièvres intermittentes, tierces, fort peu de quartes. Ailleurs je n'aurais pas eu un malade.

Les Français ne furent pas quinze jours bien portans, dans les divers petits postes situés, de la manière la plus désavantageuse, sous le vent de l'étang. Il faut noter que ces troupes, débarquées depuis six mois, avaient séjourné deux ou trois ans dans l'isle de Corse. La plupart des hommes de cette demi-brigade n'avait éprouvé que plus tard et avec beaucoup moins d'intensité que les autres, les maladies dites du pays. Malheureusement, leur confiance fut par la suite cruellement déçue ; au fait, ils n'étaient point acclimatés.

La maladie commença par un lieutenant, jeune homme de vingt-six à trente ans, d'une constitution lymphatique bilieuse. Cet officier, distingué par son mérite, avait fatigué beaucoup pour reconnaître le terrain ; son poste était le plus avancé. Le lendemain d'un second accès de fièvre tierce, il vint me trouver. Le 30 septembre, troisième accès de fièvre tierce ; à 11 heures, frisson de demi-heure. Peu de céphalalgie, point de soif, urine assez abondante, mais aqueuse ; légère moiteur à 4 heures. Dès le soir même la fièvre prend le caractère de double-tierce ; céphalalgie assez vive, pouls petit, serré, peau sèche, soif, urine toujours aqueuse, mais beaucoup moins abondante, insomnie. Le lendemain 1.er octobre, bouche pâteuse, soif, céphalalgie sus-orbitaire. A 11 heures, froid des extrémités, augmentation des autres symptômes, vomissemens de matières visqueuses peu amères, chaleur âcre de la peau, urine rare, point de sueur après l'accès ; cependant nuit assez bonne, sommeil. Le 2, ipécacuanha 36 grains, tartrite de potasse antimonié un grain à prendre en deux doses ; vomissemens et plusieurs selles. Le soir, céphalalgie sus-orbitaire, lassitude dans les membres inférieurs, léger sentiment de froid, suivi de chaleur, pouls assez développé, peau sèche, moins brûlante, peu de sommeil. Le 3, lavement purgatif, évacuations bilieuses âcres ; à midi, le redoublement ; le 4, purgatif, casse aiguisée avec le tartrite acidule de potasse.

Enfin la fièvre continue avec ce type double-tierce bien intermittent jusqu'au septième ; il n'y eut point de soulagement par les crises, elles furent incomplètes. Point d'apyrexie entre l'accès du 7 et celui du 9. Vésicatoires aux jambes ; le 10, peau aride, langue sèche, muqueuse, délire taciturne ; il parle de son pays, de sa mère : le soir, assoupissement ; sinapisme, vésicatoires aux cuisses, lavement de kina purgatif. Il refuse tout ; lèvres encroûtées, langue brune rugueuse, extrêmement sèche : même état jusqu'au 13 : alors respiration un peu gênée, haleine excessivement fétide ; nouveaux sinapismes, large vésicatoire entre les deux épaules, ceux des jambes deviennent livides ; mort dans la nuit.

Nul doute que, sans la nostalgie, cette fièvre n'eût marché régulièrement, et avec une issue heureuse.

Dans l'espace de vingt jours, plus de cinquante militaires furent successivement atteints de fièvre double-tierce, les uns dès l'invasion ; chez d'autres, il y avait eu quelques accès de cette fièvre tierce insidieuse. Tant que les évacuations bilieuses se soutinrent, presque tous guérirent le septième, ou au plus tard le neuvième. Mais le nombre des malades augmentant, les logemens séparés me manquèrent ; je fus obligé de me servir d'un logement destiné à la fabrication du sucre, percé de fenêtres d'un seul côté, dans un local bas. Ces malheureux étaient entassés au nombre de plus de soixante dans une partie de ce bâtiment, sans linge.... Bientôt la fièvre devint continue, et avec elle chaleur insoutenable, peau d'une âcreté excessive, peu d'urine ou suppression totale ; en attendant leur translation à l'hôpital d'Aquin, beaucoup périrent le 2, le 3.e jour, quelques-uns avec la suffusion ictérique, d'autres plus tard, avec tous les symptômes caractéristiques de la fièvre jaune observée au Port-au-Prince, aux Cayes ; anxiétés, vomissemens noirs, absence totale de l'urine et de la fièvre après le trois ou le quatrième jour ; jamais, malgré l'urgence d'une position aussi déplorable, on ne put forcer les entrepreneurs à transférer sur les lieux leur hôpital d'ambulance.

Observations du Rochelois.

Enfin le troisième et dernier quartier où j'ai fait des observations, est sur la montagne du Rochelois, plateau magnifique dont l'atmosphère tempérée offre à l'Européen qui arrive la presque certitude de s'acclimater.

Après avoir chassé les noirs insurgés de l'antique et insalubre ville du Petit-Goave, le général envoya à la montagne des troupes qui arrivaient de France, après une traversée de quarante ou cinquante jours. Elles ne prirent point part à l'action, formèrent l'arrière-garde, et par conséquent n'entrèrent point dans la ville.

Trois ou quatre cents hommes de ces nouvelles troupes furent destinés pour ce poste principal du cordon. Réduit là, comme je l'avais été précédemment, par le même vice d'administration, à trouver des ressources dans le local même, je fis rassembler des lits, des médicamens épars sur les habitations. Les militaires avaient cinq lieues à faire pour aller prendre leurs rations au port le plus voisin. Le manque d'animaux pour ce transport, et les chemins difficiles, engagèrent le commandant à les laisser se nourrir des vivres du pays, abondans et de bonne qualité dans cette montagne. Je me chargeai de présider à la préparation de tous leurs repas; je fus assez payé de mes soins, puisqu'aucun soldat ne fut incommodé par ces alimens aussi nouveaux pour eux que le sol sur lequel ils venaient de débarquer. La viande salée qu'ils recevaient pour toute ration les porta à manger une grande quantité de porc frais

Avec ce régime, les courses fatigantes pendant le jour, et les veilles nécessitées par notre position au milieu d'un pays insurgé, un mois entier s'écoula avant que j'eusse un seul malade. Les premiers en furent quittes pour un embarras gastrique, quelques accès de fièvre qui cédèrent à un émétique, l'ipécacuanha, et dix à douze jours après ils furent en état de reprendre leur service. Mais bientôt

cette fièvre bilieuse simple, ou seulement embarras gastrique, prit le type de double-tierce intermittente; je me hâtai dès le début de faire vomir avec l'ipécacuanha, et j'associai ensuite aux seuls laxatifs que je possédais (la casse et le tamarin), les amers et aromatiques indigènes. J'eus quelques malades dont la fièvre plus forte n'en fut pas plus dangeureuse; tel fut un caporal, jeune homme d'un tempérament bilieux, sanguin, qui, après un repas copieux de porc frais et d'ignames (*dioscorea*), eut dans la nuit une indigestion. Le matin 5 germinal an 11, céphalalgie sus-orbitaire, douleur aux lombes, chaleur, courbatures générales, langue couverte d'un enduit jaunâtre, mais sec; à dix heures, frisson assez long, puis chaleur âcre de la peau, pouls dur: céphalalgie; limonade nitrée, pédiluve; moiteur. Le six au soir, nouvel accès sans frisson, nuit agitée, face très-colorée. Le sept, yeux larmoyans : petite saignée, lavement; à 11 heures, frisson, urine rare, très-rouge, âcre. Le 8, ipécacuanha, vomissement abondant, à peu près même état jusqu'au 10 germinal, septième jour de la maladie : casse aiguisée; évacuations abondantes, fétides, mais toujours de la céphalalgie; enfin terminaison par une sueur critique le neuvième jour depuis l'invasion. Convalescence prompte.

Au milieu de plus de soixante malades, disséminés, autant que que je l'avais pu, autour de la maison principale, qui était retranchée, M. de Montfalcon, commandant tout le cordon, est atteint, le 27 germinal, d'une fièvre bilieuse putride, conservant quelque empreinte de la fièvre qui dévastait les grandes villes; aide-de-camp du général Dugas, il était dans la colonie depuis un an. Cet officier, d'un tempérament lymphatique bilieux, avait excessivement et inutilement fatigué, pour rassembler quelques noirs épars sur les habitations voisines. Dès le premier jour, lassitudes, dégoût pour les alimens; cependant la langue dans l'état naturel, céphalalgie, peau molle, peu chaude. Le troisième jour, je le fis vomir avec l'ipécacuanha; les évacuations furent abondantes,

fièvre dans la nuit, chaleur assez forte, ainsi que la céphalalgie. Le 4, il se réveille après une heure de sommeil, avec de la douleur à l'épigastre, de l'inquiétude ; la fièvre est presque nulle : nausées ; potion tonique et antispasmodique, sinapisme, lavement irritant; évacuation fétide, brune, séreuse. Le 6 au soir, le pouls se relève, l'anxiété diminue en proportion ; dans la nuit la céphalalgie devient intense, la chaleur de la peau excessive. Le septième jour, délire : vésicatoire aux jambes, lavement avec l'huile de ricin ; évacuation fétide toujours brune ; dans le jour; quelques cuillerées d'huile de ricin. Dans la nuit, prostration après deux selles; elle augmente le huitième jour ; mais les évacutions alvines se soutiennent, et sont de meilleures qualités ; quelques cuillerées de vin. Même état jusqu'au 9 au soir, perte de connaissance, délire, langue sèche, brune. Le 10, paroles plus incohérentes, prostration plus marquée ; les deux jours suivans, même état à peu près, urine plus rare encore, trouble, noire, assoupissement, vésicatoire aux cuisses, chaleur extrême et froid des pieds : sinapismes. Le treizième jour, depuis l'invasion, nous reçûmes l'ordre d'évacuer; je le fais transporter dans un hamac. Après douze heures de marche, je le place à bord, et lorsque nous sommes à deux lieues en mer, il recouvre sa connaissance ; la langue, toujours noire, commence à s'humecter. Je découvre le lendemain une escharre gangreneuse à la cuisse près le pli de la fesse. Quoique retenu au Port-au-Prince, la convalescence marcha assez promptement ; elle fut exempte de rechûte.

Sur plus de soixante malades que j'accompagnai avec le commandant dans cette marche pénible, je ne perdis que deux convalescens qui moururent subitement; surpris par quelques coups de fusil que nous tiraient des hordes d'insurgés épars dans les bois, à chaque halte que nous étions forcés de faire.

Pendant un mois, je vis mes convalescens se promener dans la ville du Port-au-Prince : jusque-là aucun ne fut atteint de la fièvre

jaune qui y régnait encore. Cette simple fièvre bilieuse les en aura-t-elle préservés plus long-temps, ou aura-t-elle suffi pour les acclimater? C'est ce dont je doute, et ce que je regrette de n'avoir pu observer.

Parmi les amers et aromatiques que j'employai dans les maladies qui font le sujet de cette dernière observation, je peux citer le bon effet que j'obtins de l'écorce du malambo (1), donnée à la dose de 2 à 3 grammes en poudre, et souvent en décoction à vaisseau clos, ʒ ij par pinte, en teinture alcoolique.

On voit, d'après ces observations, que la fièvre jaune peut se déclarer aux Antilles au milieu d'une épidémie, même bénigne, si on néglige la propreté, et surtout l'isolement des malades.

A Aquin, elle avorte en quelque sorte par ces seules précautions, et après quelques victimes, la maladie est ramenée à son type ordinaire d'une fièvre double tierce bilieuse compliquée d'ataxie.

A Saint-Michel, les soldats furent d'abord affectés de fièvres tierce et de double-tierce, intermittente, qui cédaient au quinquina; mais ce remède souverain devint inutile et même dangereux, lorsque la maladie offrit les caractères de la fièvre jaune. C'est là que j'observai une plus grande réunion des symptômes qui la caractérisent. Chez beaucoup, la suffusion ictérique, dès le troisième ou le quatrième jour, précéda la mort de quelques heures seulement.

Sur la montagne du Rochelois, une fièvre double tierce bilieuse atteint des militaires nouvellement débarqués, tandis que leur chef offre, pendant le cours d'une maladie grave, quelques symptômes de la fièvre jaune. Il avait séjourné plusieurs mois dans les villes où elle sévissait, à chaque heure, les officiers entraient dans sa

---

(1) *Voy.* le Journal de la société médicale d'émulation de Paris. Février 1808.

chambre ; ceux d'entre eux qui furent ensuite malades n'offrirent aucun fâcheux symptôme qui pût faire soupçonner la contagion. Cependant M. de Monfalcon avait bien la maladie dite *fièvre jaune*. Dans la plaine, il aurait couru toutes les chances fâcheuses de cette épidémie si redoutable.

Quant au traitement considéré d'une manière générale, partout je m'occupai de débarrasser les premières voies, l'ipécacuanha, comme émétique, et non le tartrite de potasse antimonié seul, les doux purgatifs quelquefois aiguisés. A Aquin, aux stimulations cutanées, je joignis l'usage fréquent des antispasmodiques, l'éther principalement. A Saint-Michel, j'eus recours de bonne heure, et même de suite chez quelques-uns, au quinquina, puis à des toniques d'une autre espèce, lorsque l'éréthisme m'en interdit l'administration. Au Rochelois, le caractère de fièvre bilieuse simple se conservant, je n'employai que les évacuans, les boissons acidules, ensuite légèrement toniques.

Malgré le désir d'ouvrir les cadavres de ceux dont j'avais suivi exactement les observations, nulle part il ne me fut permis de me satisfaire. Je n'ai pas une autopsie à rapporter.

HIPPOCRATIS APHORISMI

(Ex aureâ editione HIERONYMI MERCURIALIS *).*

I.

Incipientibus morbis si quid movendum videtur, move; vigentibus verò, quietem agere melius est. *Sect. II, aph.* 29.

II.

In morbis minùs periclitantur quorum naturæ, et ætati, et habitui, et tempori morbus magis affinis fuerit, quàm hi quibus non affinis in aliquo horum existit. *Ibid, aph.* 34.

III.

Quibuscunque morbis incipientibus, si atrabilis aut sursùm, aut deorsùm prodierit, lethale est. *Sect. IV aph.* 28.

IV.

Quibus in febribus morbus regius fit ante septimum diem, malum. *Ibid., aph.* 62.

V.

Si timor et tristitia multo tempore perseverent, atrabiliarium hoc signum est. *Sect., VI, aph.* 23.

VI.

Morbo regio laborantibus hepar durum fieri, malum est. *Ibid., aph.* 42.

E810
L557d
1-S12E

11-161